

Texte de Bernard Piffaretti

in catalogue de l'exposition "La figure de droite est à l'image de celle de gauche / la figure de gauche n'est pas à l'image de celle de droite", Palais des Beaux-Arts de Charleroi, 2001.

Dans la peinture ! (au fil de l'image)

De manière évidente, se placer devant un tableau, regarder la peinture, c'est faire face à une "image". Notre mémoire nous fait prendre conscience de notre expérience et nous pousse fondamentalement à reconstruire du temps, de la durée. Le tableau ne cache pas son jeu, il nous montre son montage, sa mise en œuvre et son rythme.

Nous sommes "dans la peinture" à contretemps et ce contretemps la fait apparaître un peu par surprise.

Nous sommes finalement toujours situés "après". Mais cet "après" est continuellement rejoué, répété. Nous devons comprendre très vite que cette "image" se produit dans la mémoire vers un avenir toujours ouvert, toujours différent. "L'image" de la peinture devient bien ainsi une question vitale, sans effet magique, sans prouesse technique, arrivée là dans une certaine indifférence. Elle s'inscrit dans une généalogie bousculée et inachevée.

Peut-être plus que tout autre médium, la peinture s'affirme comme le médium de la tradition. Elle situe toutes les générations dans la transmission d'un itinéraire passé.

Les images photographiques, vidéo ou numériques, par leur rythme et leur effet de montage, peuvent souvent être très efficaces et justes. Ce n'est bien sûr pas une position réactionnaire que doit adopter la peinture. Pratiquer la peinture, c'est montrer ce qu'elle a d'archaïque et même d'anachronique. Archaïque dans le sens où on la perçoit comme fondation de notre "modernité" en utilisant des actes élémentaires ; ceux-ci ont articulé l'individu par rapport à son histoire. Force est de constater qu'ils ressurgissent et deviennent efficaces. Ils ont très souvent un air de *déjà vu* qui les fait percevoir comme anachroniques. Ces "images abstraites" de la peinture convoquent la question de l'origine et s'imposent dans un perpétuel recommencement : la "chair" de la peinture. La question de la peinture c'est la peinture.

Mes tableaux sont des suites omnidirectionnelles, des bifurcations sur une voie unique. "Je peins la peinture".

Peu à peu la duplication comme méthode et comme forme s'est imposée à moi de manière stable depuis 1986. L'origine est bien "maintenant".

Le lieu de travail est donc une surface de toile, l'unité visuelle du tableau est "attaquée" par le marquage central. Ce seuil, cette zone, délimite le passage d'un état à un autre. C'est cet acte qui le gouverne, il est en même temps banal et très physique, semblable et neutre de tableau en tableau. Sans lui rien ne peut "commencer". Ce marquage est le spectateur, le regardeur qui rend possible et provoque "l'arrivée" de "l'image" de la peinture. Chaque tableau est abordé en réaction au précédent. Les manières de peindre et les situations sont donc différentes. Ce premier temps de peinture s'installe soit à droite soit à gauche du

marquage central et il est travaillé jusqu'à ce qu'il atteigne à mes yeux une charge picturale suffisante. Il est déjà la mémoire de ce qui se produira sur l'autre moitié du tableau. La subjectivité est déjà étranglée.

La duplication nous place devant le *fait accompli*. Il ne s'agit pas vraiment d'une copie, qui serait l'écho de l'image finale, mais bien d'une répétition de toutes les situations.

La duplication n'est pas une fin, elle est un outil. Le geste devient matrice. Il y a banalisation de l'acte pictural ; la création est déjouée. Certains tableaux conservent un côté "non-peint" : le tableau est achevé, le processus est inachevé ; la complexité, les actes trop nombreux ont rendus la totalité de la duplication impossible. Cet état d'abandon désigne par sa faiblesse la "méthode" habituelle en la mettant en défaut. Lorsqu'on regarde le tableau "virtuellement", le "blanc" se charge de peinture.

Tout mon travail est placé sous le signe d'un "nihilisme actif". Il n'est pas possible d'établir une réelle chronologie, il n'y a pas d'évolution : tous les tableaux sont équivalents. Les séries, qu'elles soient questions de formes, de manières ou de formats sont "distanciées" puisque les tableaux se succèdent par opposition. La duplication "nie" toute la subjectivité (comme je l'ai déjà dit) jusqu'à remettre en question la créativité. Vous comprendrez donc qu'il ne peut y avoir de dessins préparatoires aux tableaux. Ces dessins arrivent "après" pour notifier que le tableau est fait et banalisent davantage encore l'acte pictural ; ils sont à contretemps d'une chronologie créatrice habituelle et deviennent de simples "cartels".

Finalement, tous ces états de "nihilisme actif" produisent pour le spectateur "l'image de la peinture".

Ce sont bien les "regardeurs" qui font les tableaux comme le disait Marcel Duchamp ; son attitude aura peut-être permis une relance de la peinture. Vous saisirez bien vite que mes tableaux vous placent au premier rang. Vous êtes les acteurs d'une "origine" qui ne cesse de revenir, toujours inachevée, toujours ouverte.

C'est cela la force de la peinture : elle est reliée en permanence au monde dans un "come and go" perpétuel avec l'individu.

L'image ne doit pas son impact à un état de parfaite ressemblance mais elle tire sa force d'une situation.

Devant mes tableaux le passé n'arrête pas de se remettre en place. Il n'y a pas de tableau récent.

Cet état de "différence et de répétition" général à ma peinture convoque de manière incontournable une pensée du temps. C'est bien de là que naît l'image. Les tableaux se font littéralement "après-coup".

Le marquage central, axe névralgique, est la "cheville ouvrière", une ligne dialectique. L'histoire commence toujours deux fois. Ce deuxième temps de peinture est une restauration, une répétition.

Les tableaux ne sont pas à voir comme un résultat mais bien comme un processus en plein recommencement.

Chaque tableau cristallise une survivance et une rupture. Il dit bien que l'image n'est pas l'imitation. L'image c'est la différence rendue visible. Le tableau fait exploser ses modalités de créations et ce télescopage crée un assemblage qui amène l'image.

La duplication fabrique d'autres conditions de "regard" et nous plonge dans un malaise productif, parfois jubilatoire.

C'est bien le propos de l'image.

L'exposition du Palais des Beaux-Arts de Charleroi prend ici tout son sens.